

Littérature québécoise

Number 55, March–April–May 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19577ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

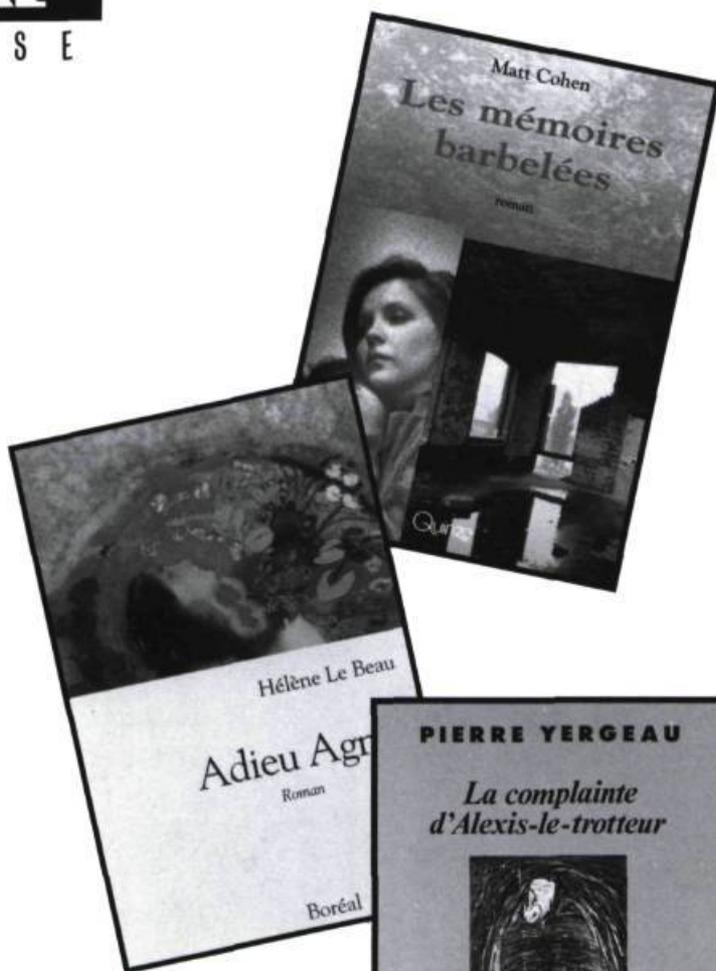
(1994). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (55), 35–39.

ADIEU AGNÈS
Hélène Le Beau
Boréal, 1993,
181 p.; 17,95 \$

La chute du corps n'était pas drôle du tout; *Adieu Agnès*, qui en forme la « suite indépendante », l'est encore moins... Une phrase y résume l'entreprise romanesque, qui sera achevée avec une troisième tranche: « C'est l'histoire d'une famille comme toutes les familles, où il y a la vie et la mort, tout le temps la vie et la mort, et les enfants qui comprennent mieux que ceux qui prennent les enfants du bon Dieu pour des canards sauvages. Tout est là. »

Devenue adulte, la jeune Fanny « trop lucide » du premier roman, qui a grandi avec ses problèmes, est toujours minée par la réalité affective intense créée par des figures parentales déstabilisantes, aliénantes, réalité que complexifient le souvenir tenace de la mort d'Élie (avec qui elle vivait une aventure platonique conflictuelle) et son amour fragile pour le père de l'enfant qu'elle porte (Agnès). L'émotion est toujours lourde à porter dans les romans d'Hélène Le Beau et les sentiments assassinent, car les malheurs déchirent les êtres, en particulier les enfants. Dans *Adieu Agnès*, l'un se déplace en chaise roulante, l'autre est mentalement atteint (« c'est d'une chaise qui roule pour la tête dont il a besoin »), un troisième, « enfant trouvé », est mal adopté. Ils portent les traces métaphoriques d'un malaise qui les fait ployer sous leur sort et le malheur du monde.

L'univers d'Hélène Le Beau, on l'aura compris, est celui de la guigne qui s'acharne, du malentendu fondamental, systématique, entre les êtres et les choses. La vie de ce monde gris pourri n'a



que l'échec à offrir, mais sa création est sur le plan de l'écriture une très belle réussite. L'emploi maîtrisé de la métaphore, qui en est la caractéristique essentielle, tend à singulariser profondément le cadre réaliste de l'histoire.

François Ouellet

**LA COMPLAINTE
D'ALEXIS-LE-TROTTEUR**
Pierre Yergeau
L'instant même, 1993,
164 p.; 18,95 \$

Le premier livre de Pierre Yergeau, *Tu attends la neige, Léonard?*, recueil de nouvelles paru en 1992, avait été très bien accueilli par la critique, à juste titre d'ailleurs, tant il semblait incarner ce qu'on est en droit d'attendre d'une première œuvre, c'est-à-dire un ton, un style, une transparence, en un mot une écriture. Mais comme c'est souvent le cas, le second titre de l'auteur, *La complainte d'Alexis-le-trotteur*, qui est un roman, s'avère infiniment plus exigeant que le premier et vient comme bouleverser, en les prenant à contre-pied,

les attentes du lecteur (qui, dans sa naïveté, espérait se retrouver en terrain connu). Certes, on ne saurait reprocher à l'écrivain d'en user ainsi, mais toujours est-il que cette « complainte » nous fait basculer dans un autre univers, baroque et déroutant. L'action du roman se déroule à Hochelaga, au lendemain des « émeutes » qui ont secoué certains quartiers de la ville, conséquence anticipée, sans nul doute, de l'état actuel de décrépitude de la métropole. Faut-il d'ailleurs s'étonner que le thème de l'errance joue un rôle central dans le roman? Deux personnages, un homme et une femme, errent dans la ville, lancés tous deux dans une vaine poursuite: le premier est en quête de son identité perdue, la deuxième cherche un mystérieux Alexis Duplan, fugueur et mauvais payeur (elle est à l'emploi d'une compa-

gnie de crédit). Au moyen de courts chapitres, le roman juxtapose le récit de cette double quête, qui se fait de façon parallèle alors qu'elle devrait converger. Ce qui semble ici en cause, c'est la solitude imposée par la ville, qui brouille les cartes en effaçant les repères, en perdant les chemins et en décroisant les destinées, dans un silence et un dénuement toujours plus grands.

Jean Morency

LES MÉMOIRES BARBELÉES
Matt Cohen
Quinze, 1993, 233 p.; 19,95 \$

Les mémoires barbelées voilà un titre qui résume admirablement bien le roman qu'il coiffe. Car, s'il est vrai que le roman évoque les crimes perpétrés contre les Juifs pendant la guerre et même après, le thème principal en est cependant la mémoire, ou plutôt les mémoires (si mémoires est ici synonyme de souvenirs). Et c'est de souvenirs douloureux dont il est question, de souvenirs-boulets tellement lourds qu'ils constituent de graves handicaps. D'ailleurs, pour les personnages du roman de Matt Cohen, mémoire est pratiquement synonyme de douleur: « La tablée n'était éclairée que par quelques bougeoirs d'argent: venus d'une autre vente aux enchères, un autre cadeau de David sali par la douleur d'un autre. » Tous les protagonistes sont pour ainsi dire blessés dans leur mémoire et l'oubli libérateur leur est quasi impossible. Les blessures physiques qu'ils ont pu subir se sont cicatrisées beaucoup plus aisément que leurs souvenirs qui restent autant de plaies vives. Le passé est donc forcément leur univers, un univers qui les torture mais dont ils sont bien incapables de s'affranchir vraiment. « Comme si le présent n'était rien de plus qu'une erreur temporaire ajoutée à la réalité: le passé. » Même les cellules de leurs corps sont dotées de mémoire: « Les cellules que Mélanie avait touchées avaient été recyclées et remplacées, il y avait de cela fort longtemps, mais

ses nerfs se souvenaient de ses doigts.» Je me souviens... Et c'est pour mon plus grand malheur, pourrait donc dire Mélanie, ou Christophe, ou Jacob. Mais tout espoir ne leur est pas interdit...

Gaëtan Bélanger

CETTE GRENADE DANS LA MAIN DU JEUNE NÈGRE EST-ELLE UNE ARME OU UN FRUIT?
 Dany Laferrière
 VLB, 1993, 201 p.; 16,95 \$

Sur la page de couverture, c'est écrit « roman » mais est-ce réellement un roman? Un propos sur l'Amérique, c'est certain... sans être un essai sur l'Amérique. C'est l'Amérique considérée du point de vue très particulier d'un jeune nègre haïtien. Ce jeune nègre haïtien a la particularité d'être connu d'à peu près tous les Québécois francophones. Ses livres, de plus en plus, sont traduits en langue anglaise. Après *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* paraissait récemment la traduction de *L'odeur du café*, commentée élogieusement dans une édition de décembre 1993 du *New York Times*. C'est la gloire pour Dany Laferrière. Il n'est pas dupe de cette gloire, comme il n'était pas dupe de la gloire acquise au Québec, à la force des poignets. Mais Montréal, aussi américaine, attirante et riche soit-elle, n'est pas New York.

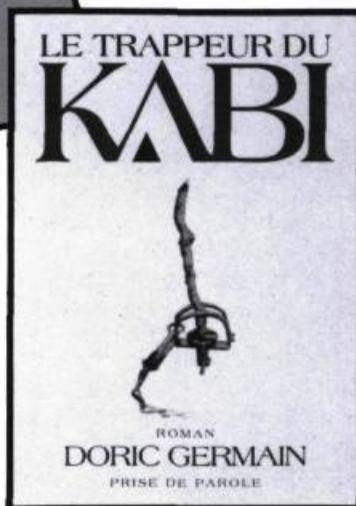
Ce récit, donc, est celui de l'Amérique, vue par la route (est-il possible de la voir autrement?), au hasard des motels, bouis-bouis et bars, de Montréal à Los Angeles, de Boston à New York et Chicago. C'est aussi un voyage dans le temps puisque Dany Laferrière nous amène dans le Montréal de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se*



fatiguer. Le livre est composite, bigarré; s'y mêlent allègrement la fiction et la réalité, le réalisme et le fantastique.

Avec *Comment faire l'amour*, Dany Laferrière avait surpris. Il a déçu avec *Eroshima* mais, depuis *L'odeur du café*, il se passe quelque chose d'intéressant et d'important chez lui. « La grenade dans la main » de cet écrivain est un fruit et une arme. Son style est à la fois doux et agressant, très proche de l'oralité. Quand on le lit, on l'entend parler en voix *off*. Son discours est celui de ces gens, les exclus de la richesse, les exclus de l'Amérique, qui aspirent à tout ce que la publicité leur a promis. « C'est ça : la vie facile. Tous ces seins, toutes ces fesses, toutes ces dents, tous ces rires, ça finit par avoir un impact sur notre libido. Vous admettez? Et nous voilà en Amérique, et vous osez nous dire qu'on avait mal compris? Mal compris quoi? Je reprends la question. Qu'est-ce qu'on devait comprendre? Vous nous avez rendus fous de désir. [...] Nous irons jusqu'au bout, America. »

Robert Beauregard



LE TRAPPEUR DU KABI
 Doric Germain
 Prise de parole, 1993,
 213 p.; 12 \$

Parce que « la question amérindienne préoccupe beaucoup les Canadiens », l'intérêt pour cette réédition du *Trappeur du Kabi* sera « encore plus vif », promet-on, en quatrième de couverture. Et il peut en être ainsi pour ceux qui vivent à la remorque des modes, car le roman montre bien la profondeur du fossé qui sépare toujours les Blancs des Amérindiens, et la démonstration est faite avec intelligence. Mais dire cela n'épuise pas l'intérêt de ce roman franco-ontarien.

Sous la plume de Doric Germain, le Kabi, appellation familière du lac Kabinakagami situé à plus de cent kilomètres au sud de Hearst, de-

vient un lieu de confrontation. Les Amérindiens semblent pour la plupart vivre en paix dans ce territoire boisé où les Blancs viennent sporadiquement prendre congé de leur propre civilisation.

Durant l'automne 1980, le propriétaire d'une usine de contre-plaqué de Hearst, Roger Demers, invite ses deux associés à chasser l'original avec lui à son camp du Kabi. Après quelques jours, l'un d'eux tire sur Demers; accidentellement, se défend-il. Le soir même, le repas de Demers semble avoir été empoisonné. Le lendemain, le pauvre homme se retrouve seul, en plein vol, aux commandes d'un avion dont le réservoir est vide. Il cherche à savoir qui veut attenter à sa vie : ses deux associés? un trappeur amérindien? Les policiers blancs s'en mêleront, la tribu amérindienne aussi.

Dans ce récit où l'action et la réflexion sont bien dosées, Doric Germain expose clairement les différends ataviques des Blancs et des Amérindiens. Plus nuancé qu'il n'y paraissait au premier abord, *Le trappeur du Kabi* montre aussi que, entre eux, les Blancs ne se comprennent pas, et que tous les Amérindiens ne sont pas des fanatiques. Les personnages sont réalistes, humains. Et parce qu'un suspense est solidement installé, ce petit roman se lit d'une seule traite.

Sylvie Beaupré

LETTRES CHINOISES
 Ying Chen
 Leméac, 1993, 171 p.; 17,50 \$

Il y a longtemps que nous n'avions lu de roman épistolaire. Celui-ci, écrit par une Chinoise qui vit et écrit en français au Québec, aborde le thème du déracinement à travers les lettres qu'échangent Yuan, récemment installé à Montréal, et Sassa, sa fiancée, restée à Shanghai.

Pour Yuan l'émigration n'a rien de tragique. Il la compare volontiers à la migration saisonnière des oiseaux : « pour s'envoler, il faut qu'ils sachent se déposséder. [...] Au fond, ils n'ont pas de pays, puisque leur cœur simple ne

connaît pas les frontières. Et ils sont heureux. [...] Il s'en-voient vers un avenir inconnu, les ailes chargées des poussières du temps et la tête pleine de chansons éternelles.»

Pour Sassa, qui tarde à rejoindre Yuan à Montréal, les choses ne sont pas aussi simples. L'émigrant est un orphelin — mais n'est-ce pas la condition de tout être humain qui essaie de vivre courageusement? «J'aime les orphelins, dit-elle, ces gens-là [...] connaissent souvent mieux ce que sont l'injustice, les préjugés, la misère et la soif d'amour. Ils sont plus reconnaissants de ce que la vie leur accorde [...]. Et surtout, ils sont plus indépendants et plus libres.» À son point de vue, les Chinois ont décidément trop de «parents» qui les protègent! Elle décrit ceux qui cherchent à émigrer comme des «enfants prisonniers dans leur famille» qui veulent être adoptés par des parents plus riches. Mais ils seront déçus, car l'Amérique est une terre d'orphelins. Pour Sassa, l'émigration ne saurait être qu'un exil. Devenir membre d'une «minorité visible» ne lui sourit pas du tout. Et puis, comment ne pas voir «que le monde est partout le même»?

Ce regard à la fois lucide et désenchanté ne s'accorde pas à celui de Yuan. Certes, il n'est pas dupe de ce qu'il voit en Amérique: les amours brèves, les droits qui prennent le pas sur les devoirs, le mouvement et l'impatience qui agitent la société sont des détails qui ne lui échappent pas. Mais il est trop heureux d'être enfin responsable de lui-même. N'est-ce pas pour cela qu'il a émigré? Évidemment, cette liberté toute neuve lui fait un peu peur. Ne fera-t-il pas comme ce personnage d'un vieux conte chinois qui «s'enfuit devant un immense dragon qu'il a dessiné avec adoration toute sa vie»?

Yuan et Sassa avaient projeté de faire leur vie ensemble en terre québécoise. Mais la trop lucide, la mélancolique Sassa n'émigrera pas. Yuan continuera de faire seul l'expérience de la condition d'orphelin.

Rien de banal dans ces *Lettres chinoises*. Les propos des personnages vont tout droit à l'universel. Parmi les voix qui, au Québec, font entendre la «parole immigrante», celle de Ying Chen est assurément l'une des plus belles et des plus personnelles.

Jacques Martineau

LE GOUDRON ET LES PLUMES
Hélène Monette
XYZ, 1993,
133 p.; 24,95 \$

Léa et Cora Corail sont amies. C'est Léa qui raconte. Elle vient de recevoir quatre cassettes de Cora, l'enregistrement d'un discours délirant sur l'amitié, sur l'amour, sur le sexe, sur la mort. Y est évoqué le décor de toilettes de bars, de chambres où l'on vit deux à trois semaines, attendant l'éviction.

L'amie Léa aime d'autant plus et mieux Cora que celle-ci est dans la dèche et complètement folle. Tant que Cora Corail vogue à la dérive, Léa la soutient et l'amitié se porte au mieux. Si Cora tente de mettre de l'ordre dans sa vie et dans ses amours, Léa s'en trouve blessée et l'amitié fout le camp.

L'univers d'Hélène Monette n'est pas sans rappeler ceux de Christian Mistrail dans *Vautour* et de Louis Hamelin dans *Ces spectres agités*. On se trouve bien chez XYZ éditeur! Mais on a quitté le côté des gars: ici, on est nettement chez les femmes. Univers des copines, des amies, oui. Faut pas croire cependant que Hélène Monette fait dans le rose bonbon. Son style, poétique à souhait, *tue* plus souvent qu'autrement. Y transparaît pourtant une aspiration à la tendresse qui déborde la vie morbide des marginalisées urbaines des années 90. Un livre sur l'amitié? Peut-être... Un récit de la tendresse? Sûrement.

Il faut souligner la qualité de la facture. Les photos en noir et blanc de Danielle Bérrard contribuent puissamment à créer l'atmosphère. Le papier, la typo, tout participe à la création d'un bel objet.

Robert Beauregard

T R I
P T Y
Q U E

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

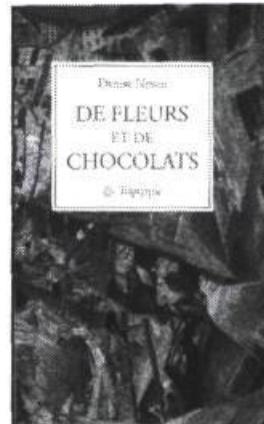
TÉL.: (514) 524-5900



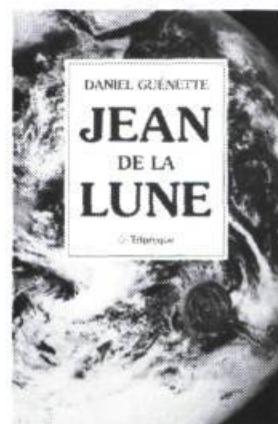
sous la direction de
Robert Giroux
**EN AVANT
LA CHANSON!**
(essai)
251 p., 19,95\$



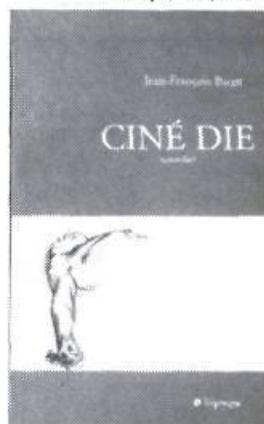
Réal La Rochelle
**CINÉMA EN
ROUGE ET NOIR**
30 ans de cinéma
au Québec
(essai)
288 p., 22,00\$



Denise Neveu
**DE FLEURS
ET DE
CHOCOLATS**
(nouvelles)
93 p., 14,95\$



Daniel Guénette
JEAN DE LA LUNE
(roman)
229 p., 16,95\$



Jean-François Bacot
CINÉ DIE
(nouvelles)
129 p., 15,95\$



Jean-Marc Lemelin
LE SENS
(essai)
93 p., 14,95\$

LA TOURNÉE D'AUTOMNE

Jacques Poulin

Leméac, 1993, 208 p.; 18,95 \$

Le danger, lorsqu'on est une inconditionnelle de Jacques Poulin, c'est d'en venir à connaître par cœur son univers romanesque. Les personnages, les décors nous sont familiers; jusqu'au vocabulaire employé et aux tournures de phrases qui font écho aux œuvres antérieures. Au plaisir de renouer avec cette écriture sobre et parfaitement maîtrisée se mêle alors une impression de *déjà lu* qui cause un certain désenchantement. Remarquez, l'écrivain avait prévu le coup. Dans *La tournée d'automne*, il devance ce commentaire par une plaisante mise en abyme. Et puis toute l'œuvre de Jacques Poulin repose sur un système de récurrences narratives et thématiques qui explique, en partie, le fidèle attachement des lecteurs. On est d'ailleurs bien aise de retrouver l'habituel protagoniste, ici appelé le Chauffeur, féru de littérature et de la gent féline, qui prête au texte sa sensibilité. De livre en livre, ce personnage a vieilli sous nos yeux, comme un ami de longue date, sans qu'on y prenne trop garde. Mais le voilà rendu à la fin de sa course, à sa dernière tournée de bibliothécaire itinérant. Fort heureusement, il n'est pas le seul à avoir pris un coup de vieux. Marie, son âme sœur, cette grande lectrice qui est aussi peintre d'oiseaux, nous revient plus maternelle que jamais avec ses cheveux gris. Elle fait partie d'une troupe d'artistes français, venus se produire au Festival d'été, qui décideront, par la suite, de visiter la Côte Nord en compagnie du

Chauffeur. Celui-ci fournit des livres à ses réseaux de lecteurs tandis que son amie veille au bon fonctionnement des spectacles. Leurs goûts littéraires, leur façon de voir la vie vont immédiatement les rapprocher. Or si les personnages de Jacques Poulin ont toujours éprouvé de grandes difficultés à exprimer leur affectivité, voilà qu'au seuil de la vieillesse la situation devient critique. Se saisissant de cette dernière chance qui lui est offerte, le protagoniste tentera, encore une fois, de mener à terme sa quête amoureuse. Et, conclusion tout à fait inespérée dans un roman de Poulin, l'aventure ne se solde pas par un échec. Tout au contraire, les relations du Chauffeur et de Marie laissent présager un bonheur certain. Avec *La tournée d'automne*, Jacques Poulin persévère dans l'esthétique minimaliste, et si cette œuvre ne surprendra personne, elle gagnera, à l'instar de toutes les précédentes, à être relue

tranquillement pour la pureté de la forme et la qualité de l'émotion.

Alexandra Jarque

LE TEMPS DES GALARNEAU

Jacques Godbout

Seuil, 1993, 186 p.; 19,95 \$

Quand *Salut Galarneau* parut, j'avais huit ans. Quand je l'ai lu, c'était par obligation dans un cours de français au Cégep de Saint-Hyacinthe. Mais je ne l'ai découvert que beaucoup plus tard. J'ai commencé à l'aimer en voyant le documentaire *Alias Will James* et je me suis mis à remonter dans le temps. D'*Une histoire américaine* à l'*Aquarium*, en passant par *Les têtes à Papi-neau* et *D'amour P.Q.*,

Jacques Godbout m'est devenu cher. Je le sais capable du meilleur et du pire. Excellent dans le documentaire cinématographique et dans l'écriture de fiction, il devient pontifiant et moralisateur dans l'écriture d'essai (*Le murmure marchand* et *L'écran du bonheur*). Il pose alors en intellectuel s'arrogeant le droit de juger les masses québécoises du haut de son piédestal.

Dans l'écriture de fiction par contre, et surtout dans les *Galarneau*, il arrive à parler de sujets qui lui tiennent à cœur: la *maudite* télévision, la fascination des U.S.A. et de la France, etc., de façon plus intérieure, poétique et, pour tout dire, beaucoup plus vraie. *Le temps des Galarneau* est bien la suite de *Salut Galarneau!* On y trouve le même esprit gouailleur, la même réflexion, les mêmes angoisses existentielles. Galarneau est resté le même mais le temps a passé. Jacques Godbout a su reprendre son personnage et lui redonner vie vingt-cinq ans plus tard: le temps des roulottes à patafes est révolu, on vit au temps des *jobbines*, Galarneau est devenu gardien de sécurité. Dans le Montréal de 1993, il se lie d'amitié avec un Vietnamien qui lui en fera voir de toutes les couleurs. Mais il n'est pas pour autant devenu *politically correct*.

Dans le fond, peu importent les ambiguïtés, peu importe que Galarneau représente ou non le Québec profond, que Jacques Godbout soit ou non l'éminence grise de Robert Bourassa ou de Jacques Parizeau, *Le temps des Galarneau* est un bon roman qui a quelque chose à dire aux francophones d'Amérique que nous sommes.

Robert Beauregard

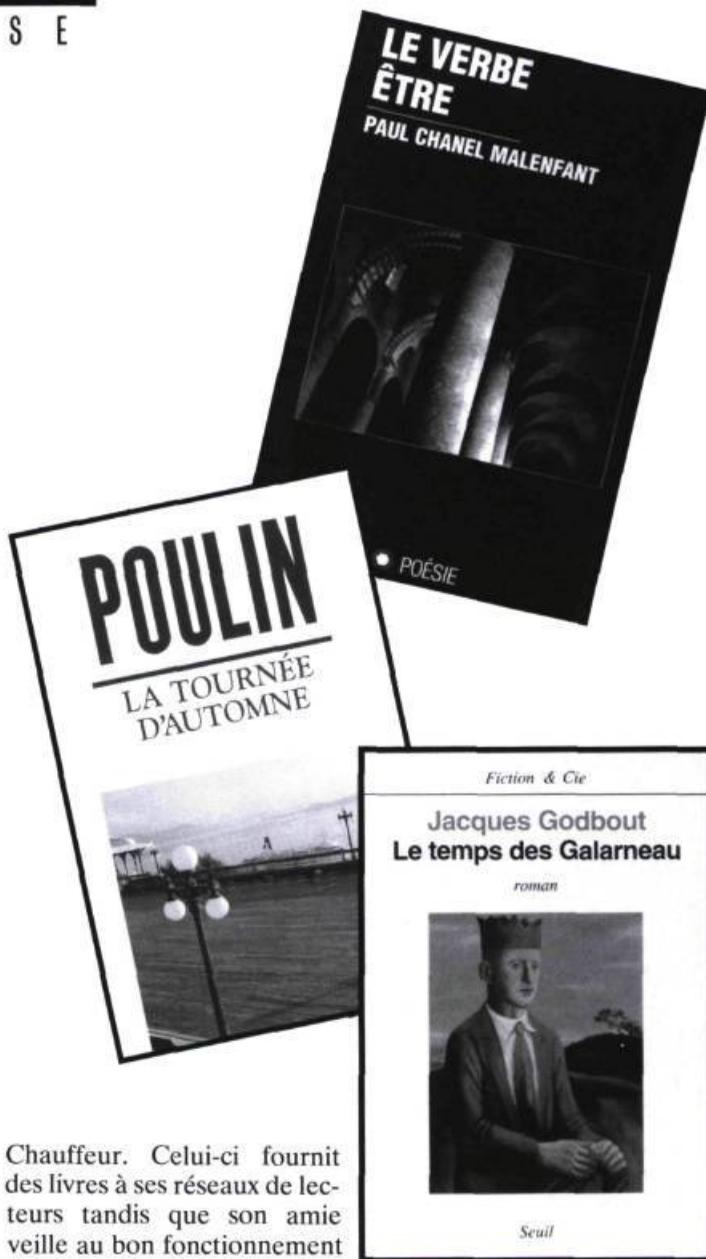
LE VERBE ÊTRE

Paul Chanel Malenfant

L'Hexagone, 1993,

120 p.; 16,95 \$

Poète prolifique, Paul Chanel Malenfant a publié au fil des ans près d'une quinzaine de recueils dont le dernier, *Le verbe être*, nous offre une prose poétique des plus riches. Je déplore cependant la mise en page du recueil, les



poèmes figurant à la limite supérieure des pages, à la manière actuelle de l'Hexagone. Il y a trois thématiques dans ce recueil dont l'une, « Matières premières », est annoncée, résumée, dans le poème d'ouverture. On s'y questionne évidemment sur l'existence, l'œil et le regard, l'âme, le temps, Dieu. Avec « Tableaux d'ardoise », on porte à la lumière, à la couleur, le verbe, l'alphabet, l'écriture. Les poèmes ont des airs de descriptions de toiles, de dessins d'enfant ou de photos. Des noms de peintres sont d'ailleurs mentionnés au passage. « Théâtres d'ombres » témoigne de l'aboutissement de cette plongée dans le souvenir amorcée à travers les premiers thèmes. La mort y est omniprésente. Les « théâtres d'ombres » sont-ils des photos regroupées dans un album? Seule certitude : la force de l'écriture du poète et la justesse de ses évocations. Les images sont rares, mais d'une qualité hors de l'ordinaire. Paul Chanel Malenfant termine son recueil par une ouverture pleine de sens : « Légitime défense, la mémoire. Et qui sait s'il est d'autres pays que celui qui te consume? »

Marc Proulx

DOBRYD

Ann Charney

Trad. de l'anglais

par Paule Pierre

VLB, 1993, 205 p.; 16,95 \$

« À cinq ans, j'avais passé la moitié de ma vie cachée dans le fenil d'une grange. » Ainsi commence le récit de Ann Charney. Celle qui parle est juive. Juive polonaise. Elle et sa mère ont échappé de justesse au massacre des habitants du ghetto de Dobryd, en Pologne orientale. Elles passeront environ trois années cachées dans une grange avec d'autres Juifs. Quand les Russes les libèrent en 1944, il est vraiment moins une : la petite est si faible qu'elle n'a pas la force de marcher. Sa famille est maintenant réduite à sa mère et à sa tante. Grands-parents, oncles, tantes, cousins ont péri ou sont loin.

Puis c'est le retour à Dobryd, qui n'est plus qu'un champ de ruines. La mère, qui avait connu les domestiques et les voyages, se retrouve dans la pauvreté la plus extrême et doit recommencer sa vie. La petite, elle, a cinq années à rattraper. Et une mémoire à construire. Au fil des mois et des années, ce sont des rencontres, des incidents, des témoignages qui feront graduellement entrer dans sa vie le passé des « trahis ». Elle apprendra ce qu'il peut en coûter d'être juif. Plus tard, à l'adolescence, elle sera excédée et embarrassée par les fantômes du passé mais, pour l'heure, le temps est aux jeux et à l'insouciance. Elle n'hésite pas à avouer qu'elle a eu une enfance heureuse.

La vie aurait pu se continuer à Dobryd si la ville n'avait été annexée à l'empire soviétique. Sa mère, sa tante et elle partirent pour Bylau ville allemande devenue polonaise après le découpage des frontières. Quatre ans à Bylau. Quatre années d'une vie normale. Quatre années heureuses. Mais sa mère ne croit plus que des Juifs puissent jamais être en sécurité en Pologne. Elle décide donc d'émigrer. À Montréal. Là s'arrête le récit d'Ann Charney.

Dobryd est donc le récit de la découverte du monde par une enfant qui a connu la réclusion et surtout celui de la construction de l'identité d'une enfant juive. Il aurait été tentant pour la narratrice de tourner la page, mais, comme elle le dit pour légitimer son récit : « Peut-être était-il écrit que je devais reprendre et perpétuer la complainte des trahis. »

L'étonnant avec ce récit, captivant de bout en bout, est qu'il est l'œuvre d'une écrivaine de Montréal. Nul ne peut douter qu'il y ait au Québec des gens dépositaires de la mémoire des Juifs victimes de l'Holocauste. Mais c'est bien une des premières fois qu'elle nous est révélée dans un récit de fiction, et d'une telle qualité en plus. Soyons reconnaissants à VLB éditeur de l'avoir fait traduire et publié.

Jacques Martineau

LES ÉDITIONS LE LOUP DE GOUTTIÈRE

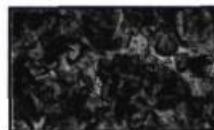
NOS NOUVELLES PARUTIONS

LE CŒUR EN SABLIER



Gabriel Lalonde
Œuvres de l'auteur
15.00\$

LE MÉTIS AMOUREUX



Michel Noël
Œuvres de Pierre-Léon Tétreault
15.00\$

CTHULHU, LA JOIE



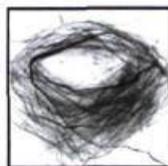
Jean-Pierre Guay
Œuvres de Lauréat Marois
20.00\$

LES TEMPS PERFORÉS



Micheline Simard
Œuvres de Constance Fortier
15.00\$

D'UNE SAISON À L'AUTRE



Lisa Carducci
André Duhaime
Œuvres d'Odette Théberge
15.00\$

L'AMOUR FEU

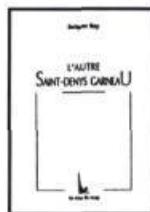
Journal poétique d'un amour fou



Gabriel Lalonde
Œuvres de Paule Lagacé
15.00\$ - Réimpression

DANS LA COLLECTION D'ESSAIS LE LIEU DU LOUP

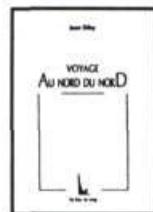
L'AUTRE SAINT-DENYS GARNEAU



Jacques Roy
12.00\$

Comprenant des lettres et des photographies inédites ainsi que le rapport du coroner

VOYAGE AU NORD DU NORD



Jean Désy
20.00\$

6 000 kilomètres en motoneige de Québec à Kuujuaq

347, rue Saint-Paul, (face à la Gare du Palais), Québec, Qc
telephone : (418) 694-2224 telecopieur : (418) 694-2225